

Sus aux tabous !

Après maints déboires et un caviardage en règle, «La Porte close» de Abdelkader Lagtaâ est enfin sorti du boisseau. Nous l'avons vu et apprécié.

Lagtaâ n'aime pas, manifestement, que la pédagogie fourre son nez dans un travail de création. Il a raison de soutenir qu'un film n'est pas une leçon même s'il se doit d'être plein d'enseignements. Quand on lui pose la question de savoir s'il a pris en compte le spectateur moyen, c'est à peine s'il n'est pas fâché. Il faut cesser de prendre le public pour

ce qu'il n'est pas, dit-il de sa voix métallique. Il n'y a aucun doute qu'il a un sens du discernement que ceux qui ont tendance à s'ériger en tuteurs ne soupçonnent que rarement. Ceci est dangereux car on va museler l'artiste et manipuler le public, sans jamais dire au nom de quels canons, au nom de quelles valeurs et à quel titre. Pourquoi faut-il se tromper de débat et refuser

de parler d'une œuvre et d'en évaluer les forces et les faiblesses à partir de critères universels ou seulement de bon sens.

Il est curieux, d'ailleurs, de constater que parmi ceux qui choisissent de se faire les défenseurs du «goût» et de l'«intérêt» du public utilisent une terminologie peu accessible au spectateur.

Que dire de «La Porte close»? Deux remarques : l'histoire de cet instituteur, parti en poste dans un village éloigné de l'Atlas se réfère à une thématique répertoriée et «classée» dossier sans suite dans notre société. Lagtaâ y trouve un prétexte pour dire quelques vérités qui tiennent presque du lieu commun. Même s'il a le mérite de trouver des mots justes pour le dire et des images fortes pour l'illustrer. Mais Lagtaâ montre très rapidement que son propos est bel et bien une fiction où des hommes sont en butte à leur destin, à leur misère physique et psychologique, à leurs bassesses et à leurs tentations. Des tentations rarement reconnues et jamais assumées. Karim, l'instituteur-vedette, bien campé par Mohamed Zouhir (qui a joué dans *Un amour à Casablanca*) est tout sauf un héros. Il a peur de tout et même d'avoir peur. Lagtaâ reste fidèle à sa démarche; raconter une histoire pour amuser, divertir, bref offrir un spectacle pour que le spectateur ait, au moins, l'impression d'en avoir pour son petit ticket, c'est peu

pour lui. Son ambition est de partager des questionnements, des doutes mais aussi quelques certitudes et un regard oblique où sont dénoncés les hypocrisies, les drames et les déchirements portés par le non-dit, les tabous.

DES QUESTIONS EXISTENTIELLES

Provocateur, Lagtaâ, semble le revendiquer. Et c'est peut-être la pertinence de son impertinence qui dérange le plus.

L'autre élément qui m'a semblé frappant est cette relation, quelque part incestueuse - et pas seulement parabolique - entre le réel et l'irréel.

Le réalisateur prend un risque de taille puisque ses personnages ont du mal à avoir la densité et l'épaisseur nécessaires pour entrer dans leurs rôles et porter une histoire. Et là Lagtaâ a quelque chose de tyrannique dans la mesure où il se refuse à donner la moindre clé de lecture pour la majorité de son public qui va avoir du mal à démêler l'écheveau de son approche.

Mais, au fait, l'art et la démocratie sont-ils si proches que ça? En un mot, est-il adressé au grand nombre?

Chez nous à la sortie de chaque film, la question est posée: l'auteur a-t-il écrit pour le public ou pour lui-même? Comme si c'était un crime de se faire plaisir, pourvu que ce soit de l'art qu'on expose dans l'Agora. ■

MOHAMED EL MÂAROUFI



Mohamed Zouhir et Mireille Cresson en pleine conversation dénudée.